

## FOLLE ?...

## VIII

(Suite)

De ce parrain, pauvre d'apparences, elle n'avait jamais rien deviné, rien sollicité, rien accepté non plus, quoique, par deux fois, il fût sorti de sa réserve égoïste, en faveur de la fille de son ami Poncelet.

Une première fois pour lui offrir d'habiter près de lui ; la seconde... Oh ! la seconde !... c'était la plaie brutalement ouverte par le scalpel inconscient de la présidente. C'était la demande en mariage, faite par l'oncle pour le neveu, dix ans plus tôt, et qui n'avait reçu que le dédaigneux refus de la jeune fille.

Elle avait si parfaitement oublié cet incident sans valeur à son sens, que la présentation de monsieur Montrel, quelques jours auparavant, l'en fit à peine ressouvenir. Et voilà que tout au contraire, les moindres détails de cette lointaine recherche, éclairés par une révélation capitale, se révélaient dans sa mémoire avec les plus cuisants regrets.

Les derniers accords de la *Prière de Moïse* vibraient dans l'atmosphère harmonieuse. Les applaudissements éclatèrent avec frénésie ; les statues qui peuplent les jardins du grand roi semblèrent s'émeouvoir et s'animer sur leurs socles de marbre, à la leur affaiblie des illuminations qui s'en allaient mourant.

Instinctivement, Eugène se rapprocha de la jeune veuve ; il pensait, le naïf, qu'une sensation identique devait les réunir, qu'un même sentiment admiratif pour la merveilleuse page musicale, dont l'écho flottait encore dans l'air tiède, les ferait vivre quelques minutes d'une semblable existence.

Elle ne l'avait point vu venir. En l'apercevant près d'elle, tout à coup, comme la vivante réponse à la brûlante question que son esprit surexcité se posait mentalement, un sympathique sourire vint à ses lèvres fines. Du regard, elle lui permit de prendre à ses côtés un siège devenu libre par le départ de la présidente.

« Que c'est beau ! » lui dit-il simplement, ne trouvant pas d'expression plus vraie pour peindre son ravissement d'artiste.

Beau ?... quoi donc ?... elle n'avait pas entendu. Un coup d'œil sur les musiciens qui se retirèrent lui fit comprendre que le concert était fini, que les regrets étaient vains, que l'heure de l'action commençait. Et la belle veuve était femme à ne point laisser perdre un temps précieux.

« J'en suis encore tout émue, monsieur, répondit-elle, prompt à rentrer dans la situation. — Le rapide instant de plaisir est déjà passé, mais l'impression reste pure et chantante en nous, n'est-ce pas, madame ? »

Elle renversa sa blonde tête par un mouvement plein de grâce.

« On se laisse bercer, fit-elle doucement, emporter par ce vol d'harmonie ; on va bien loin sur ses ailes... bien loin de nos désolantes zéfalités. — Oh ! madame, il en est aussi d'enivrantes ! — Jamais aussi belles que nos rêves, monsieur. — Transformer le rêve en vérité serait le bonheur ! — Dans quel magique pays vous a conduit la *Prière de Moïse* ?... Au royaume des fées ?... Aux pieds de Dieu ?... — Pas aussi loin, madame, soupira la jeune homme ; mais presque aussi haut : près de vous ! »

La blonde tête se pencha vivement sur le bouquet de violettes de Parme, dont le subtil parfum l'enveloppait ; un frisson courut sur les blanches épaules, d'où glissait la sortie de bal.

Il s'écoula une grande minute. Devant les yeux clos de Léonide miroitaient deux millions étincelants.

Elle releva le front, et sans rien regarder : « Oh ! passez-vous l'épée, d'ordinaire, monsieur ? » demanda-t-elle pour reprendre cet entretien gros d'arrière-pensées.

Eugène, qui planait dans les nuages, redescendit prosaïquement sur la terre.

« Je ne sais, madame. J'arrive d'Égypte et voici la première saison... — C'est vrai, pardon... il me semblait, grâce à nos communs souvenirs, vous avoir retrouvé depuis longtemps. — Ceci fut jeté avec une simplicité charmante qui bouleversa le pauvre garçon. — L'épée est atroce à Paris. Ne le finirez-vous pas dans vos terres ? — Je n'en ai aucune, madame, fit-il en souriant. — Mais celles de votre oncle ou les vôtres, c'est tout comme. — En ce cas, je suis un pauvre châtelain !... Vous n'imaginez pas, madame, le délabrement, la tristesse, l'abandon de la petite propriété de Péronne où s'est retiré mon excellent oncle. — Que n'en choisit-il une autre... il en doit posséder plusieurs ? — Mon oncle n'affectionne que celle-là ; et s'il a d'autres domaines, c'est Péronne seulement qu'il entend habiter. — Ce doit être un séjour fort maussade. Mon cher parrain vous sait-il gré d'y aller parfois lui tenir compagnie ? — Son intelligence éteinte ne lui permet guère

de se rendre compte de rien, hélas ! Pourtant, quand je parvins, après plusieurs jours d'efforts, à éveiller quelque souvenir en lui, je me trouve mille fois payé des tristesses de mon séjour. — Madame la présidente de Bauval avait bien raison, tout à l'heure, de vous traiter de paladin ! conclut Léonide en montrant ses dents perlées dans un rire contenu. — Un trop grand mot, madame ! Paladin !... se récria l'ingénieur avec intention ; je ne suis pas même chevalier !... et mon nom très-obscure, de même que mes actions très simples, n'ont rien à démêler avec le blason, ni dans le passé, ni dans l'avenir. Elle avança les lèvres dans une petite moue qui pouvait signifier : « vous êtes très-bien ainsi » aussi bien que « vous êtes, en effet, très peu de chose. » Eugène l'accueillit dans le sens le plus humble, tant il portait au fond de l'âme de défiance de soi, quand la jeune femme se leva vivement. — Partons ! dit-elle. — M. de Rollezan, qui rôdait près de là, assez dépité de ce colloque, s'avança le plus vite possible ; mais elle avait déjà pris le bras du jeune homme, le quittant au vestiaire pour se faire envelopper de sa pelisse, le reprenant pour regagner sa voiture, ne le quittant que lorsque la portière fut grande ouverte devant elle. — Merci, monsieur !... et au revoir !... Je vais rêver jusqu'à Paris à la *Prière de Moïse*. Elle se blottit coquettement dans son coupé, faisant, de la main, un petit geste d'adieu au commandant de Rollezan, lequel demeura seul, de plus en plus contrarié de la fin d'une soirée si bien commencée.

## IX

Madame de Brix, lasse et rêveuse, se livra aux mains de sa femme de chambre qui fit prestement disparaître la toilette compromise, les fleurs fanées déjà.

Entourée d'un peignoir, étendue dans un fauteuil, ses jolis pieds nus jouant dans des mules roses, la tête penchée et les doigts perdus dans les boucles déroulées de sa chevelure, la jeune femme songeait profondément. Était-ce à son succès de la soirée, alors que les assistants gardaient leurs oreilles ouvertes du côté des artistes et les yeux tournés de son côté ? Était-ce à cette émouvante mélodie religieuse qu'elle n'avait pas même écoutée ? Était-ce à la parole tendre et respectueuse murmurée près d'elle par cet homme modeste qui aurait deux millions un jour et n'avait pas l'esprit de le dire ?

Elisa — une femme de chambre revêche et envieuse, mère, avec des allures hypocrites, une fée pour les talents — se tenait dans le fond de la pièce, attendant des ordres, se demandant avec l'aigreur d'une fille que le sommeil dévore, quel plaisir trouvait sa maîtresse à prolonger sa veille jusqu'au jour. — Donnez-moi mon buvard et attendez, dit Léonide.

Elisa fit rouler un guéridon près de sa maîtresse, y déposa l'écrivoire et le buvard, et se tint debout, avec le mauvais regard du domestique qui craint et n'aime pas.

Léonide se souciait si peu d'être aimée de ses serviteurs !... Elle repréna un bâillement et griffonna ces quelques lignes :

« Mon cousin,

« Il me faut aujourd'hui, à cinq heures, les renseignements les plus précis sur les habitudes, la vie et les espérances de fortune de monsieur l'ingénieur Montrel. Un notaire de Paris, frère de madame la présidente de Bauval, pourra vous en fournir ; cherchez donc. Inutile de venir me voir aujourd'hui, si vous ne pouvez me les apporter. — Sincères amitiés. — LÉONIDE. »

Elle jeta ce billet dans une enveloppe, y mit le nom du commandant, et cacheta des belles armes des Brix, qui lui paraissaient déjà bien inférieures à la roture dorée de l'ingénieur.

« Il faut que Pierre porte ceci à M. de Rollezan dès son réveil, dit-elle ; allez, je n'ai plus besoin de vous. — La porte refermée sur Eliza, Léonide bâilla tout à fait en étirant ses bras ronds, se regarda dans sa psyché et murmura d'un air satisfait : — Nous verrons... nous verrons, s'il y a moyen de faire de vous un mari sortable, M. Montrel tout court !... Tâchez au moins de ne pas laisser échapper vos deux millions ! — Et l'esprit rempli de joyeux rêves, elle s'endormit toute souriante, comme ont dormi, dit-on, de grands généraux, à la veille d'une bataille décisive. — A cinq heures, avec une exactitude toute militaire, M. de Rollezan se faisait annoncer dans le petit salon où la jeune femme l'attendait, en dissimulant son impatience derrière un roman nouveau. — Il s'avança vers son fauteuil et lui baisa la main avec la tendre ponctualité qu'il apportait toujours à ce devoir. — Ma cousine, vous êtes vraiment tyrannique ! dit-il en ébauchant un sourire aimable qui allait on ne peut plus mal à sa mine soucieuse. — Tyrannique, moi !... Ah ! cher ami, c'est la première fois que vous m'adressez un tel reproche. Serait-ce parce que je mets votre obligeance à l'épreuve ? — Non, mais... la nature de ma mission... le peu d'heure que vous m'avez accordées pour satisfaire votre curiosité... — C'est là qu'est le mérite d'un dévouement sur lequel j'ai appris à compter, mon cousin. Je suis certaine que vous avez réussi. — Parbleu ! puisque vous le vouliez. — A la bonne heure ! — Seulement, je ne puis m'expliquer votre subit intérêt au sujet de M. Montrel. — Mais vous n'avez pas, je suppose, l'espoir d'expliquer une volonté de femme ! De plus habiles que vous y échouent. Croyez-moi, n'essayez pas. — Ce n'est pas faute de m'y intéresser, pourtant. — Peine perdue. Qu'allez-vous m'apprendre sur le sujet qui m'occupe ? — M. Montrel est le fils d'un petit banquier, mort depuis longues années, le neveu d'un négociant dont les spéculations révolutionnaires judis tout le commerce des grains... Cet oncle... mais, que je suis simple !... Vous connaissez cet oncle mieux que moi. N'est-il pas quelque chose comme un allié... un parent... un parrain ? — Un parrain, oui. Mais, je l'ai vu si peu !... Ce que vous me racontez est plein d'intérêt. — Cet oncle est un abominable vieillard, ma cousine !... un avare comme on n'en voit plus depuis Molière !... qui vit dans une mesure, en Picardie, je crois, thésaurisant... thésaurisant... thésaurisant !... — Ah !... ah !... fit Léonide, le neveu ne mourra pas sur la paille où l'oncle s'entête à végéter. — Un original aussi que le neveu, je vous jure ! — Voyons. — Un garçon qui se sait riche, à n'en pas douter, dans un avenir prochain, et qui vit avec la prudence d'un sage !... Train modeste, apparences décentes, pas de dettes, aucune liaison insensée, aucune habitude de jeu. Revenu d'Égypte, il apporte en plein Paris la retenue du désert. Vous avouerez que ces façons d'agir ne sont pas naturelles. Il dissimule quelque grave défaut. On m'a raconté de lui des choses absurdes, d'ailleurs. — Dites-les donc bien vite. — Un mariage pauvre aurait pour lui de grandes séductions, surtout si la fiancée pouvait ignorer jusqu'au bout les deux millions qui l'attendent. — Eh !... il est encore jeune, mon cousin. — Dans tous les cas, lui offrir-on une héritière plus diamantée que la fille d'un shah de Perse, il n'entend faire qu'un mariage d'inclination. — L'idée, pour être peu commune de nos jours, ne me paraît pas mauvaise. — Ses amis haussent les épaules on l'entendant émettre ses théories bizarres sur l'amour, le dévouement, le désintéressement et autres grands mots à son usage. — Ses amis manquent de goût. — Mais vous, ma chère cousine, vous en avez trop pour... — Pour ne pas faire à M. Montrel l'accueil distingué qu'il mérite. — Vous trouvez ?... Je ne suis pas du tout de votre avis. C'est un faux Caton, que ce petit monsieur !... Il ne sait même pas tenir dans le monde le rang que lui assure son futur héritage, et prend des airs vertueux dont les gens sensés feront bientôt justice, j'espère. Quant au physique... — Peut-être trouvera-t-il grâce près de vous, commandant ? — Peuh !... il est très maigre, ce qui n'est nullement seyant sous l'habit noir. Il a une figure d'enterrement et des yeux de l'autre monde. Avez-vous remarqué ses yeux ? — Oui, sourit Léonide, des yeux de poète. — Je le vois d'ici, ma chère Léonide, poursuivant son idéal de fille pauvre à rendre riche, de malheureuse déshéritée à combler de bonheur, avec un visage mélancolique qui le fait ressembler à un exhumé !... Vous appelez cela de la poésie et de la distinction, ma cousine ? — Par ce temps de banalité, commandant, ce M. Montrel est un sujet rare... — Un Amadis des Gaules, mitigé de Grandison ! — Et le commandant éclata d'un rire contraint qui résonna faux dans le petit salon. — Un sujet rare, reprit tranquillement Léonide ; il serait amusant de l'étudier. — Je vous garantis la vérité de mon rapport, s'il peut vous suffire. — Qui vous en a fourni les éléments ? — Certains membres de mon cercle qui savent leur Paris ancien et nouveau sur le bout du doigt. Et, quant aux renseignements pécuniaires, j'ai pu mettre la main, non sans peine, sur le notaire que vous m'avez si sommairement indiqué : « frère de madame la présidente de Bauval. » Il y a nombre de notaires à Paris, et beaucoup sont aptes à posséder une source de cette respectabilité. Enfin, j'ai cherché et trouvé... — Vous êtes un mandataire précieux. — Ma cousine, pour vous causer une minute de satisfaction, vous savez que j'irais au feu sans marchander. — Comme autrefois à la tête de vos escadrons, hein ? — Avec bien plus d'ardeur encore ! — Je vais donc user de vos talents une fois de plus. — Je vous écoute. — Il me plairait de recevoir à Brix M. Montrel. Vous allez me l'y amener. — Le commandant boula le siège. — Moi ! vous l'amener !... Où donc avez-vous pris cette fantaisie bizarre, Léonide... ? Et pourquoi me choisir pour la satisfaire ? — Un bien gros mot pour une bien petite chose, dit Léonide impassible ; avec nos communes relations de parenté, d'amitié, cette invitation n'est que naturelle ; mais votre présence chez moi, à pareille époque me paraît convenable, j'y compte. — Vous y comptez... Je ne refuse certes pas

une faveur comme l'hospitalité précieuse de Brix... mais admettre... mais appeler... cela me surprend au delà toute expression.

« Faites-moi grâce de vos ébaldissements sans motifs, et arrangez-vous pour prendre jour avec mon nouvel invité. — Mais, je le connais à peine, ce neveu de votre parrain ! reprit le commandant en arpentant le salon fiévreusement ; je n'ai aucun prétexte pour aller lui annoncer l'honneur que vous voulez bien lui faire. — Eh bien ! je vais vous aider. Voyez-le ce soir aux Italiens, il y sera sûrement. Dites-lui, de ma part, tout en causant musique, qu'on en fait beaucoup chez moi, à la campagne, où je retourne demain, et que je l'invite à y venir quelque jour, en votre compagnie, entendre le nouveau la *Prière de Moïse* par des artistes du cru qui ne sont point sans talent. — Ce disant, Léonide se leva d'un petit air cassant et décidé que M. de Rollezan connaissait trop, car il voulait dire : « Ne répliquez pas... agissez... et laissez moi. » — Et comme le commandant, depuis le veuvage de sa jolie cousine, n'avait jamais su désobéir au moindre de ses regards, il chercha son chapeau, baisa la main blanche au départ comme à l'arrivée, et se retira sans oser protester. — Le soir même, au foyer des Italiens, deux hommes se croisèrent et s'abordèrent avec un égal empressement. L'un était M. de Rollezan, furiex de la consigne reçue, quoique décidé à la fillement remplir ; l'autre était Eugène, fort désireux d'obtenir des nouvelles de madame de Brix. — Ma foi, commandant, dit ce dernier avec son franc sourire, j'étais surpris de ne pas vous voir dans la salle, qui est assez belle, ce soir. Je vous suis diablement. — Je suis un peu en retard, monsieur, contre mon habitude. — Quand la Frezzolini chante, tout retard est une faute. — Le fait est, monsieur, que cette cantatrice m'empoigne et me retourne l'âme. — Une voix fatiguée, mais encore d'incomparables accents ! — A propos de voix et de chants — ici le commandant eut une formidable quinte de toux — madame de Brix m'a affirmé que vous étiez un amateur distingué... un dilettante aussi. — Madame de Brix est d'une indulgence dont je suis confus. Je sens profondément la musique, voilà mon seul mérite. — On en fait beaucoup chez elle... beaucoup, à la campagne comme à Paris. — Le commandant respira bruyamment. Le moment était venu de remplir sa mission. Alors, comme il avait pris, jadis, en Afrique, une redoute fortifiée en se lançant au galop contre elle, il lança en pleine poitrine à l'ingénieur abasourdi l'invitation de Léonide. — J'aurai l'honneur de vous conduire à Brix, où je vais passer une partie de septembre chez ma cousine... conclut-il brusquement, pendant qu'Eugène se confondait en exclamations. — Comment ?... moi ?... Madame de Brix a daigné penser... — D'aujourd'hui en huit, monsieur, cela vous irait-il ? — Mon jour est le vôtre, commandant, je suis mille fois trop honoré et je ne suis... — Alors, convenu pour la huitaine. Mais voici qu'on commence le second acte de *Lucia*... permettez-moi d'aller entendre la Frezzolini. — Ils se saluèrent sans se donner la main. Le commandant gagna son fauteuil d'orchestre en s'esuyant le front comme après une marche forcée ; Eugène demeura pétrifié de bonheur. — Une invitation à la campagne !... c'est-à-dire le privilège des anciennes amitiés accordé le lendemain de cette nuit de Versailles, aux multiples enchantements, où il avait été entraîné à laisser entendre un peu plus qu'il ne comprenait lui-même dans le trouble de ses sentiments. — C'était beaucoup de joie et d'espérance. C'était la porte entrevue de son septième ciel. De la porte au sacro-sacre, il y avait cependant encore des étapes à parcourir. — Quand il porta, dès que l'heure le permit, sa carte chez Léonide, on lui apprit qu'elle venait de repartir avec Aristide et sa femme de chambre pour sa résidence de province. — Aussi bien, les fêtes royales étaient terminées et toute la société élégante, que les réceptions officielles avaient attirée, retournait dans ses terres avec la hâte qu'il est naturel d'y porter en cette saison. — Une première série d'invités suivit Léonide à Brix ; c'étaient les relations parisiennes dont la présence revenait annuellement. Amis personnels et non point amis de feu monsieur de Brix, lesquels se scandalisaient fort d'être négligés par sa veuve. Ce mari tr's-éffacé, peu regretté, mort prématurément, lui avait légué quelques obligations dont elle avait secoué le plus grand nombre avec le désinvolture de sentiment qui lui était propre. — C'est ainsi que le plus proche parent du mort, monsieur de Bauval, tuteur de la jeune Marie, n'avait plus avec elle que des rapports très-éloignés, et que monsieur de Rollezan lui-même n'avait dû qu'à sa souplesse adultère de rester en grâce auprès de l'impérieuse jeune femme. M. Laure de Samongin n'était plus de ce monde pour constater l'indépendance de cœur de son amie Léonide. — Elle avait fait, de ce côté du moins, le vide autour d'elle, éloignant tous les souvenirs tangibles d'une union qui, les premiers moments d'éblouissements passés, n'offrit pas à son ambition grandissante toutes les satisfactions désirées. — En dehors du tourbillon du monde, elle s'était